CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

FAIT AU NOM DU COMITÉ

DE SALUT PUBLIC,

PAR MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

Sur les rapports des idées religieuses & morales avec les principes républicains, & sur les fêtes nationales.

Séance du 18 floréal, l'an second de la République française une & indivisible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
(*)

THE NEWBERRY LIBRARY

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

FAIT

AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

PAR MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

Sur les rapports des idées religieuses & morales avec les principes républicains, & sur les fêtes nationales.

Séance du 18 Floréal, l'an second de la République française une & indivisible.

CITOYENS,

C'EST dans la prospérité que les peuples, ainsi que les particuliers, doivent, pour ainsi dire, se recueillir pour écouter, dans le silence des passions, la voix de la sagesse. Le moment où le bruit de nos victoires retentit dans l'univers, est donc celui où les

législateurs de la République française doivent veiller, avec une nouvelle sollicitude, sur eux-mêmes & sur la patrie, & affermir les principes sur lesquels doivent reposer la stabilité & la félicité de la République. Nous venons aujourd'hui soumettre à votre méditation des vérités profondes qui importent au bonheur des hommes, & vous proposer des mesures qui en découlent naturellement.

Le monde moral, beaucoup plus encore que le monde physique, semble plein de contrastes & d'énigmes. La nature nous dit que l'homme est né pour la liberté, & l'expérience des siècles nous montre l'homme esclave. Ses droits sont écrits dans son cœur, & son humiliation dans l'histoire. Le genre-humain respecte Caton, & se courbe sous le joug de César. La postérité honore la vertu de Brutus; mais elle ne la permet que dans l'histoire ancienne. Les siècles & la terre sont le partage du crime & de la tyrannie; la liberté & la vertu se sont à peine reposées un instant sur quelques points du globe. Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses.....

Ne dis pas cependant, ô Brutus, que la vertu est un fantôme! Et vous, fondateurs de la République française, gardez-vous de désespérer de l'humanité, ou de douter un moment du succès de votre grande entreprise!

Le monde a changé, il doit changer encore. Qu'y a-t-il de commun entre ce qui est & ce qui fut? Les nations civilisées ont succédé aux sauvages errans dans les déserts; les moissons fertiles ont pris la place des forêts antiques qui couvroient le globe. Un monde a paru au-delà des bornes du monde; les habitans de la terre ont ajouté les mers à leur domaine immense; l'homme a conquis la foudre & conjuré celle du ciel. Comparez le langage imparfait des hiéroglyphes avec les miracles de l'imprimerie; rapprochez le voyage des Argonautes de celui de la Peyrouse; mesurez la distance entre les observations astronomiques des mages de l'Asie, & les découvertes de Newton, ou bien entre l'ébauche tracée par la main de Dibutade & les tableaux de David.

Tout a changé dans l'ordre physique; tout doit changer dans l'ordre moral & politique. La moitié de la révolution du monde est déjà faite; l'autre moitié doit s'accomplir.

La raison de l'homme ressemble encore au globe qu'il habite; la moitié en est plongée dans les ténèbres, quand l'autre est éclairée. Les peuples de l'Europe ont fait des progrès étonnans dans

ce qu'on appelle les arts & les sciences, & ils semblent dans l'ignorance des premières notions de la morale publique. Ils connoissent tout, excepté leurs droits & leurs devoirs. D'où vient ce mélange de génie & de stupidité ? de ce que, pour chercher à se rendre habiles dans les arts, il ne faut que suivre ses passions, tandis que, pour défendre ses droits & respecter ceux d'autrui, il faut les vaincre. Il en est une autre raison : c'est que les rois qui font le destin de la terre ne craignent ni les grands géomètres, ni les grands peintres, ni les grands poëtes, & qu'ils redoutent les philosophes rigides & les défenseurs de l'humanité.

Cependant le genre humain est dans un état violent qui ne peut être durable. La raison humaine marche depuis long-temps contre les trônes, à pas lents, & par des routes détournées, mais sûres. Le génie menace le despotisme, alors même qu'il semble le caresser ; il n'est plus guères défendu que par l'habitude & par la terreur, & sur-tout par l'appui que lui prête la ligue des riches, & de tous les oppresseurs subalternes qu'épouvante le caractère imposant de la révolution française.

Le peuple français semble avoir devancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine ; on seroit tenté même de le regarder, au milieu d'elle, comme une espèce différente. L'Europe est à genoux devant les ombres des tyrans que nous punissons.

En Europe, un laboureur, un artisan est un animal dressé pour les plaisirs d'un noble ; en France, les nobles cherchent à se transformer en laboureurs & en artisans, & ne peuvent pas même obtenir cet honneur.

L'Europe ne conçoit pas qu'on puisse vivre sans rois, sans nobles ; & nous, que l'on puisse vivre avec eux.

L'Europe prodigue son sang pour river les chaînes de l'humanité ; & nous pour les briser.

Nos sublimes voisins entretiennent gravement l'univers de la santé du roi, de ses divertissemens, de ses voyages ; ils veulent absolument apprendre à la postérité à quelle heure il a dîné, à quel moment il est revenu de la chasse ; quelle est la terre heureuse qui à chaque instant du jour, eut l'honneur d'être foulée par ses pieds augustes ; quels sont les noms des esclaves privilégiés qui ont paru en sa présence, au lever, au coucher du soleil.

Nous lui apprendrons, nous, les noms & les vertus des héros morts en combattant pour la liberté ; nous lui apprendrons dans quelle terre les derniers satellites des tyrans ont mordu la poussière ;

nous lui apprendrons à quelle heure a ſonné le trépas des oppreſ-ſeurs du monde.

Oui, cette terre délicieuſe que nous habitons, & que la nature careſſe avec predilection, eſt faite pour être le domaine de la liberté & du bonheur; ce peuple ſenſible & fier eſt vraiment né pour la gloire & pour la vertu. O ma patrie! ſi le deſtin m'avoit fait naître dans une contrée étrangère & lointaine, j'aurois adreſſé au ciel des vœux continuels pour ta proſperité; j'aurois verſé des larmes d'attendriſſement au récit de tes combats & de tes vertus; mon ame attentive auroit ſuivi avec une inquiète ardeur tous les mouvemens de ta glorieuſe révolution: j'aurois envié le ſort de tes citoyens; j'aurois envié celui de tes repréſentans. Je ſuis Français, je ſuis un de tes repréſentans..... O peuple ſublime! reçois le ſacrifice de tout mon être; heureux celui qui eſt né au milieu de toi! plus heureux celui qui peut mourir pour ton bonheur!

O vous à qui il a confié ſes intérêts & ſa puiſſance, que ne pouvez-vous pas avec lui & pour lui! Oui, vous pouvez montrer au monde le ſpectacle nouveau de la démocratie affermie dans un vaſte empire. Ceux qui, dans l'enfance du droit public, & du ſein de la ſervitude, ont balbutié des maximes contraires, prévoyoient-ils les prodiges opérés depuis un an? Ce qui vous reſte à faire eſt-il plus difficile que ce que vous avez fait? quels ſont les politiques qui peuvent vous ſervir de précepteurs ou de modèles? Ne faut-il pas que vous faſſiez préciſément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous? L'art de gouverner a été juſqu'à nos jours l'art de tromper & de corrompre les hommes: il ne doit être que celui de les éclairer & de les rendre meilleurs.

Il y a deux ſortes d'égoïſme: l'un vil, cruel, qui iſole l'homme de ſes ſemblables, qui cherche un bien-être excluſif acheté par la misère d'autrui; l'autre, généreux, bienfaiſant, qui confond notre bonheur dans le bonheur de tous, qui attache notre gloire à celle de la patrie. Le premier fait les oppreſſeurs & les tyrans; le ſecond, les défenſeurs de l'humanité. Suivons ſon impulſion ſalutaire: chériſſons le repos acheté par de glorieux travaux; ne craignons point la mort qui les couronne, & nous conſoliderons le bonheur de notre patrie & même le nôtre.

Le vice & la vertu ſont les deſtins de la terre: ce ſont les deux génies oppoſés qui ſe la diſputent. La ſource de l'un & de l'autre eſt dans les paſſions de l'homme. Selon la direction qui eſt donnée à ſes paſſions, l'homme s'élève juſqu'aux cieux, ou s'enfonce dans des abymes fangeux. Or, le but de toutes les inſtitutions ſociales,

c'eſt de les diriger vers la juſtice, qui eſt à-la-fois le bonheur public & le bonheur privé.

Le fondement unique de la ſociété civile, c'eſt la morale. Toutes les aſſociations qui nous font la guerre repoſent ſur le crime : ce ne ſont aux yeux de la vérité que des hordes de ſauvages policés & de brigands diſciplinés. A quoi ſe réduit donc cette ſcience myſtérieuſe de la politique & de la légiſlation ? A mettre dans les lois & dans l'adminiſtration, les vérités morales reléguées dans les livres des philoſophes, & à appliquer à la conduite des peuples les notions triviales de probité que chacun eſt forcé d'adopter pour ſa conduite privée, c'eſt-à-dire, à employer autant d'habileté à faire régner la juſtice, que les gouvernemens en ont mis juſqu'ici à être injuſtes impunément ou avec bienſéance.

Ainſi, voyez combien d'art les rois & leurs complices ont épuiſé pour échapper à l'application de ces principes, & pour obſcurcir toutes les notions du juſte & de l'injuſte ! Qu'il étoit exquis le bon ſens de ce pirate qui répondit à Alexandre : « On m'appelle brigand, parce que je n'ai qu'un navire : & toi, parce que tu as une flotte, on t'appelle conquérant ! » Avec quelle impudeur ils font des lois contre le vol, lorſqu'ils envahiſſent la fortune publique ! On condamne en leur nom les aſſaſſins & ils aſſaſſinent des millions d'hommes par la guerre & par la misère. Sous la monarchie, les vertus domeſtiques ne ſont que des ridicules : mais les vertus publiques ſont des crimes ; la ſeule vertu eſt d'être l'inſtrument docile des crimes du prince, le ſeul honneur eſt d'être auſſi méchant que lui. Sous la monarchie, il eſt permis d'aimer ſa famille, mais non la patrie ; il eſt honorable de défendre ſes amis, mais non les opprimés. La probité de la monarchie reſpecte toutes les propriétés, excepté celle du pauvre ; elle protége tous les droits, excepté ceux du peuple.

Voici un article du code de la monarchie :

« Tu ne voleras pas, à moins que tu ne ſois le roi, ou que tu n'aies obtenu un privilége du roi : tu n'aſſaſſineras pas, à moins que tu ne faſſes périr, d'un ſeul coup, pluſieurs milliers d'hommes ».

Vous connoiſſez ce mot ingénu du cardinal de Richelieu, écrit dans ſon teſtament politique, que les rois doivent s'abſtenir avec grand ſoin de ſe ſervir de gens de probité, parce qu'ils ne peuvent en tirer parti. Plus de deux mille ans auparavant, il y avoit ſur les bords du Pont-Euxin un petit roi qui profeſſoit la même doctrine d'une manière encore plus énergique. Ses favoris avoient fait mourir quelques-uns de ſes amis par de fauſſes accuſations. Il s'en apperçut ; un jour que l'un d'eux portoit devant lui une nouvelle délation : « Je

te ferois mourir, lui dit-il, ſi des ſcélérats tels que toi n'étoient pas néceſſaires aux deſpotes ». On aſſure que ce prince étoit un des meilleurs qui aient jamais exiſté.

Mais c'eſt en Angleterre que le machiavéliſme a pouſſé cette doctrine royale au plus haut degré de perfection.

Je ne doute pas qu'il y ait beaucoup de marchands à Londres qui ſe piquent de quelque bonne foi dans les affaires de leur négoce ; mais il y a à parier que ces honnêtes gens trouvent tout naturel que les membres du parlement britannique vendent publiquement au roi Georges leur conſcience & les droits du peuple, comme ils vendent eux-mêmes les productions de leurs manufactures.

Pitt déroule aux yeux de ce parlement la liſte de ſes baſſeſſes & de ſes forfaits : « Tant pour la trahiſon, tant pour les aſſaſſinats des repréſentans du peuple & des patriotes, tant pour la calomnie, tant pour la famine, tant pour la corruption, tant pour la fabrication de la fauſſe monnoie. » Le ſénat écoute avec un ſang-froid admirable, & approuve le tout avec ſoumiſſion.

En vain la voix d'un ſeul homme s'élève avec l'indignation de la vertu contre tant d'infamies ; le miniſtre avoue ingénuement qu'il ne comprend rien à des maximes ſi nouvelles pour lui, & le ſénat rejette la motion.

Stanhope, ne demande point acte à tes indignes collègues de ton oppoſition à leurs crimes ; la poſtérité te le donnera, & leur cenſure eſt pour toi le plus beau titre à l'eſtime de ton ſiècle même.

Que conclure de tout ce que je viens de dire ? Que l'immoralité eſt la baſe du deſpotiſme, comme la vertu eſt l'eſſence de la République.

La révolution, qui tend à l'établir, n'eſt que le paſſage du règne du crime à celui de la juſtice ; de là les efforts continuels des rois ligués contre nous & de tous les conſpirateurs, pour perpétuer chez nous les préjugés & les vices de la monarchie.

Tout ce qui regrettoit l'ancien régime, tout ce qui ne s'étoit lancé dans la carrière de la révolution que pour arriver à un changement de dynaſtie, s'eſt appliqué, dès le commencement, à arrêter les progrès de la morale publique ; car quelle différence y avoit-il entre les amis d'Orléans ou d'Yorck & ceux de Louis XVI, ſi ce n'eſt, de la part des premiers, peut-être un plus haut degré de lâcheté & d'hypocriſie.

Les chefs des factions qui partagèrent les deux premières légiſlatures, trop lâches pour croire à la République, trop corrompus pour

la vouloir, ne ceſsèrent de conſpirer, pour effacer du cœur des hommes les principes éternels que leur propre politique les avoit d'abord obligés de proclamer. La conjuration ſe déguiſoit alors ſous la couleur de ce perfide modérantiſme qui, protégeant le crime & tuant la vertu, nous ramenoit par un chemin oblique & ſûr à la tyrannie.

Quand l'énergie républicaine eut confondu ce lâche ſyſtême & fondé la démocratie, l'ariſtocratie & l'étranger formèrent le plan de tout outrer & de tout corrompre. Ils ſe cachèrent ſous les formes de la démocratie, pour la déshonorer par des travers auſſi funeſtes que ridicules, & pour l'étouffer dans ſon berceau.

On attaqua la liberté en même temps par le modérantiſme & par la fureur. Dans ce choc de deux factions oppoſées en apparence, mais dont les chefs étoient unis par des nœuds ſecrets, l'opinion publique étoit diſſoute, la repréſentation avilie, le peuple nul; & la révolution ne ſembloit être qu'un combat ridicule pour décider à quels fripons reſteroit le pouvoir de déchirer & de vendre la Patrie.

La marche des chefs de parti qui ſembloient les plus diviſés, fut toujours à-peu-près la même. Leur principal caractère fut une profonde hypocriſie.

Lafayette invoquoit la conſtitution, pour relever la puiſſance royale. Dumouriez invoquoit la conſtitution, pour protéger la faction girondine contre la Convention nationale. Au mois d'août 1792, Briſſot & les Girondins vouloient faire de la conſtitution un bouclier, pour parer le coup qui menaçoit le trône. Au mois de janvier ſuivant, les mêmes conſpirateurs réclamoient la ſouveraineté du peuple, pour arracher la royauté à l'opprobre de l'échafaud, & pour allumer la guerre civile dans les aſſemblées ſectionnaires. Hébert & ſes complices réclamoient la ſouveraineté du peuple pour égorger la Convention nationale & anéantir le gouvernement républicain.

Briſſot & les Girondins avoient voulu armer les riches contre le peuple; la faction d'Hébert, en protégeant l'ariſtocratie, careſſoit le peuple pour l'opprimer par lui-même.

Danton, le plus dangereux des ennemis de la Patrie, s'il n'en avoit été le plus lâche; Danton, ménageant tous les crimes, lié à tous les complots; promettant aux ſcélérats ſa protection, aux patriotes ſa fidélité; habile à expliquer ſes trahiſons par des prétextes de bien public, à juſtifier ſes vices par ſes défauts prétendus; faiſoit inculper par ſes amis, d'une manière inſignifiante ou favorable, les conſpirateurs près de conſommer la ruine de la République, pour avoir occaſion de les défendre lui-même; tranſ-

geoit avec Briſſot, correſpondoit avec Ronſin, encourageoit Hébert, & s'arrangeoit à tout évènement pour profiter également de leur chûte ou de leur ſuccès, & pour rallier tous les ennemis de la liberté contre le gouvernement républicain.

C'eſt ſur-tout dans ces derniers temps que l'on vit ſe développer dans toute ſon étendue l'affreux ſyſtême, ourdi par nos ennemis, de corrompre la morale publique. Pour mieux y réuſſir, ils s'en étoient eux-mêmes établis les profeſſeurs; ils alloient tout flétrir, tout confondre, par un mélange odieux de la pureté de nos principes avec la corruption de leurs cœurs.

Tous les fripons avoient uſurpé une eſpèce de ſacerdoce politique, & rangeoient dans la claſſe des profanes les fidèles repréſentans du peuple & tous les patriotes. On trembloit alors de propoſer une idée juſte; ils avoient interdit au patriotiſme l'uſage du bon ſens: il y eut un moment où il étoit défendu de s'oppoſer à la ruine de la patrie, ſous peine de paſſer pour mauvais citoyen: le patriotiſme n'étoit plus qu'un traveſtiſſement ridicule ou l'audace de déclamer contre la Convention. Graces à cette ſubverſion des idées révolutionnaires, l'ariſtocratie, abſoute de tous ſes crimes, tramoit très-patriotiquement le maſſacre des repréſentans du peuple & la réſurrection de la royauté: gorgés des tréſors de la tyrannie, les conjurés prêchoient la pauvreté: affamés d'or & de domination, ils prêchoient l'égalité avec inſolence pour la faire haïr; la liberté étoit pour eux l'indépendance du crime; la révolution, un trafic; le peuple, un inſtrument; la patrie, une proie. Le peu de bien même qu'ils s'efforçoient de faire étoit un ſtratagême perfide, pour nous faire plus aiſément des maux irréparables. S'ils ſe montroient quelquefois ſévères, c'étoit pour acquérir le droit de favoriſer les ennemis de la liberté, & de proſcrire ſes amis. Couverts de tous les crimes, ils exigeoient des patriotes, non-ſeulement l'infaillibilité, mais la garantie de tous les caprices de la fortune, afin que perſonne n'oſât plus ſervir la patrie. Ils tonnoient contre l'agiotage, & partageoient avec les agioteurs la fortune publique; ils parloient contre la tyrannie, pour mieux ſervir les tyrans. Les tyrans de l'Europe accuſoient, par leur organe, la Convention nationale de tyrannie. On ne pouvoit pas propoſer au peuple de rétablir la royauté; ils vouloient le pouſſer à détruire ſon propre gouvernement: on ne pouvoit pas lui dire qu'il devoit appeler ſes ennemis, on lui diſoit qu'il falloit chaſſer ſes défenſeurs; on ne pouvoit pas lui dire de poſer les armes, on le décourageoit par de fauſſes nouvelles: on comptoit pour rien ſes ſuccès, & on exagéroit ſes échecs avec une coupable malignité.

On ne pouvoit pas lui dire: Le fils du tyran ou un autre

Bourbon, ou bien l'un des fils du roi Georges, te rendroit heureux; mais on lui disoit : Tu es malheureux. On lui traçoit le tableau de la disette qu'ils cherchoient eux-mêmes à amener; on lui disoit que les œufs, que le sucre n'étoient pas abondans. On ne lui disoit pas que sa liberté valoit quelque chose; que l'humiliation de ses oppresseurs & tous les autres effets de la révolution n'étoient pas des biens méprisables; qu'il combattoit encore; que la ruine de ses ennemis pouvoit seul assurer son bonheur...; mais il sentoit tout cela. Enfin, ils ne pouvoient pas asservir le peuple français par la force ni par son propre consentement; ils cherchoient à l'enchaîner par la subversion, par la révolte, par la corruption des mœurs.

Ils ont érigé l'immoralité, non-seulement en système, mais en religion; ils ont cherché à éteindre tous les sentimens généreux de la nature par leurs exemples, autant que par leurs préceptes. Le méchant voudroit dans son cœur qu'il ne restât pas sur la terre un seul homme de bien, afin de n'y plus rencontrer un seul accusateur, & de pouvoir y respirer en paix. Ceux-ci allèrent chercher dans les esprits & dans les cœurs tout ce qui sert d'appui à la morale, pour l'en arracher & pour y étouffer l'accusateur invisible que la nature y a caché.

Les tyrans, satisfaits de l'audace de leurs émissaires, s'empressèrent d'étaler aux yeux de leurs sujets les extravagances qu'ils avoient achetées; &, feignant de croire que c'étoit là le peuple français, ils semblèrent leur dire : « Que gagneriez-vous à secouer notre » joug? vous le voyez, les républicains ne valent pas mieux que » nous ». Les tyrans ennemis de la France avoient ordonné un plan qui devoit, si leurs espérances avoient été parfaitement remplies, embraser tout à-coup notre République, & élever une barrière insurmontable entre elle & les autres peuple; les conjurés l'exécutèrent. Les mêmes fourbes qui avoient invoqué la souveraineté du peuple pour égorger la Convention nationale, alléguèrent la haine de la superstition, pour nous donner la guerre civile & l'athéisme.

Que vouloient-ils, ceux qui, au sein des conspirations dont nous étions environnés, au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la discorde civile fumoient encore, attaquèrent tout-à-coup tous les cultes par la violence, pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant, & en missionnaires fanatiques de l'athéisme? Quel étoit le motif de cette grande opération tramée dans les ténèbres de la nuit, à l'insu de la Convention nationale, par des prêtres, par des étrangers & par des conspirateurs? Etoit-ce l'amour de la patrie? la patrie leur a déjà infligé le supplice des traîtres. Etoit-ce la haine des prêtres? les prêtres étoient leurs amis. Etoit-ce l'horreur du fanatisme? c'étoit le seul moyen de lui fournir

des armes. Etoit-ce le desir de hâter le triomphe de la Raison ? mais on ne cessoit de l'outrager par des violences absurdes, & par des extravagances concertées pour la rendre odieuse : on ne sembloit la reléguer dans les temples, que pour la bannir de la République.

On servoit la cause des rois ligués contre nous, des rois qui avoient eux-mêmes annoncé d'avance ces événemens, & qui s'en prévaloient avec succès pour exciter contre nous le fanatisme des peuples par des manifestes & par des prières publiques. Il faut voir avec quelle sainte colère M. Pitt nous oppose ces faits, & avec quel soin le petit nombre d'hommes intégres qui existe au parlement d'Angleterre, les rejette sur quelques hommes mépriſables, désavoués & punis par vous.

Cependant, tandis que ceux-ci rempliſſoient leur mission, le peuple anglais jeûnoit pour expier les péchés payés par M. Pitt, & les bourgeois de Londres portoient le deuil du culte catholique, comme ils avoient porté celui du roi Capet & de la reine Antoinette.

Admirable politique du ministre de Georges, qui faisoit insulter l'Etre suprême par ses émissaires, & vouloit le venger par les baïonnettes anglaises & autrichiennes ! J'aime beaucoup la piété des rois, & je crois fermement à la religion de M. Pitt. Il est certain du moins qu'il a trouvé de bons amis en France ; car, suivant tous les calculs de la prudence humaine, l'intrigue dont je parle devoit allumer un incendie rapide dans toute la République, & lui susciter de nouveaux ennemis au dehors.

Heureusement le génie du peuple français, sa passion inaltérable pour la liberté, la sageſſe avec laquelle vous avez averti les patriotes de bonne foi qui pouvoient être entraînés par l'exemple dangereux des inventeurs hypocrites de cette machination enfin, le soin qu'ont pris les prêtres eux-mêmes de désabuser le peuple sur leur propre compte, toutes ces causes ont prévenu la plus grande partie des inconvéniens que les conspirateurs en attendoient. C'est à vous de faire cesser les autres, & de mettre à profit, s'il est possible, la perversité même de nos ennemis, pour assurer le triomphe des principes & de la liberté.

Ne consultez que le bien de la patrie & les intérêts de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui console & qui élève les ames, doit être accueillie ; rejettez toutes celles qui tendent à les dégrader & à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentimens généreux & toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre ; rapprochez par le charme de l'amitié & par le lien de la vertu les hommes qu'on a voulu diviser. Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la Divinité n'existe pas, ô toi qui te passionnes pour cette aride doctrine, & qui ne te passionnas jamais

pour la patrie ? Quel avantage trouves-tu à perſuader à l'homme qu'une force aveugle préſide à ſes deſtinées, & frappe au haſard le crime & la vertu, que ſon ame n'eſt qu'un ſouffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ?

L'idée de ſon néant lui inſpirera-t-elle des ſentimens plus purs & plus élevés que celle de ſon immortalité ? lui inſpirera-t-elle plus de reſpect pour ſes ſemblables & pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté ? Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penſer que la plus belle partie de lui même a échappé au trépas ! Vous qui pleurez ſur le cercueil d'un fils ou d'une épouſe, êtes-vous conſolés par celui qui vous dit qu'il ne reſte plus d'eux qu'une vile pouſſière ? Malheureux qui expirez ſous les coups d'un aſſaſſin, votre dernier ſoupir eſt un appel à la juſtice éternelle ! L'innocence ſur l'échafaud fait pâlir le tyran ſur ſon char de triomphe : auroit-elle cet aſcendant, ſi le tombeau égaloit l'oppreſſeur & l'opprimé ? Malheureux ſophiſte ! de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le ſceptre de la raiſon, pour le remettre dans les mains du crime, jeter un voile funèbre ſur la nature, déſeſpérer le malheur, réjouir le vice, attriſter la vertu, dégrader l'humanité ? Plus un homme eſt doué de ſenſibilité & de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandiſſent ſon être, & qui élèvent ſon cœur ; & la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'univers. Eh ! comment ces idées ne ſeroient-elles point des vérités ? Je ne conçois pas du moins comment la nature auroit pu ſuggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités ; & ſi l'exiſtence de Dieu, ſi l'immortalité de l'ame, n'étoient que des ſonges, elles ſeroient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'eſprit humain.

Je n'ai pas beſoin d'obſerver qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès à aucune opinion philoſophique en particulier, ni de conteſter que tel philoſophe peut être vertueux, quelles que ſoient ſes opinions, & même en dépit d'elles, par la force d'un naturel heureux ou d'une raiſon ſupérieure. Il s'agit de conſidérer ſeulement l'athéiſme comme national, & lié à un ſyſtême de conſpiration contre la République.

Eh ! que vous importent à vous, légiſlateurs, les hypothèſes diverſes par leſquelles certains philoſophes expliquent les phénomènes de la nature ? Vous pouvez abandonner tous ces objets à leurs diſputes éternelles : ce n'eſt ni comme métaphyſiciens, ni comme théologiens, que vous devez les enviſager. Aux yeux du légiſlateur, tout ce qui eſt utile au monde & bon dans la pratique, eſt la vérité.

L'idée de l'Etre suprême & de l'immortalité de l'ame est un rappel continuel à la justice ; elle est donc sociale & républicaine. La Nature a mis dans l'homme le sentiment du plaisir & de la douleur qui le force à fuir les objets physiques qui lui sont nuisibles, & à chercher ceux qui lui conviennent. Le chef-d'œuvre de la société seroit de créer en lui, pour les choses morales, un instinct rapide qui, sans le secours tardif du raisonnement, le portât à faire le bien & a éviter le mal ; car la raison particulière de chaque homme, égarée par ses passions, n'est souvent qu'un sophiste qui plaide leur cause, & l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. Or ce qui produit ou remplace cet instinct précieux, ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité humaine, c'est le sentiment religieux qu'imprime dans les ames l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la morale par une puissance supérieure à l'homme. Aussi je ne sache pas qu'aucun législateur se soit jamais avisé de nationaliser l'athéisme ; je sais que les plus sages même d'entre eux se sont permis de mêler à la vérité quelques fictions, soit pour frapper l'imagination des peuples ignorans, soit pour les attacher plus fortement à leurs institutions. Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des oracles ; & Socrate lui-même, pour accréditer la vérité parmi ses concitoyens, se crut obligé de leur persuader qu'elle lui étoit inspirée par un génie familier.

Vous ne conclurez pas de-là sans doute qu'il faille tromper les hommes pour les instruire ; mais seulement que vous êtes heureux de vivre dans un siècle & dans un pays dont les lumières ne vous laissent d'autre tâche à remplir que de rappeler les hommes à la nature et à la vérité.

Vous vous garderez bien de briser le lien sacré qui les unit à l'auteur de leur être. Il suffit même que cette opinion ait régné chez un Peuple, pour qu'il soit dangereux de la détruire. Car les motifs des devoirs & les bases de la moralité s'étant nécessairement liés à cette idée, l'effacer, c'est démoraliser le Peuple. Il résulte du même principe, qu'on ne doit jamais attaquer un culte établi qu'avec prudence & avec une certaine délicatesse, de peur qu'un changement subit & violent ne paroisse une atteinte portée à la morale, & une dispense de la probité même. Au reste, celui qui peut remplacer la Divinité dans le système de la vie sociale, est à mes yeux un prodige de génie ; celui qui, sans l'avoir remplacée, ne songe qu'à la bannir de l'esprit des hommes, me paroît un prodige de stupidité ou de perversité.

Qu'est-ce que les conjurés avoient mis à la place de ce qu'ils

détruiſoient ? Rien, ſi ce n'eſt le chaos, le vuide & la violence. Ils mépriſoient trop le Peuple pour prendre la peine de le perſuader; au lieu de l'éclairer, ils ne vouloient que l'irriter, l'effaroucher ou le dépraver.

Si les principes que j'ai développés juſques ici ſont des erreurs, je me trompe du moins avec tout ce que le monde révère : prenons ici les leçons de l'hiſtoire. Remarquez, je vous prie, comment les hommes qui ont influé ſur la deſtinée des États, furent déterminés vers l'un ou l'autre des deux ſyſtêmes oppoſés, par leur caractère perſonnel & par la nature même de leurs vues politiques. Voyez-vous avec quel art profond Céſar plaidant dans le ſénat romain en faveur des complices de Catilina, s'égare dans une digreſſion contre le dogme de l'immortalité de l'ame ; tant ces idées lui paroiſſent propres à éteindre dans le cœur des juges l'énergie de la vertu, tant la cauſe du crime lui paroît liée à celle de l'athéiſme. Cicéron, au contraire, invoquoit contre les traîtres & le glaive des lois, et la foudre des dieux. Socrate mourant entretient ſes amis de l'immortalité de l'ame. Léonidas aux Thermopyles, ſoupant avec ſes compagnons d'armes, au moment d'exécuter le deſſein le plus héroïque que la vertu humaine ait jamais conçu, les invite pour le lendemain à un autre banquet dans une vie nouvelle. Il y a loin de Socrate à Chaumette, & de Léonidas au Père Ducheſne. Un grand homme, un véritable héros s'eſtime trop lui-même pour ſe complaire dans l'idée de ſon anéantiſſement. Un ſcélérat mépriſable à ſes propres yeux, horrible à ceux d'autrui, ſent que la nature ne peut lui faire de plus beau préſent que le néant.

Caton ne balança point entre Epicure & Zénon. Brutus, & les illuſtres conjurés qui partagèrent ſes périls & ſa gloire, appartenoient auſſi à cette ſecte ſublime des Stoïciens, qui eut des idées ſi hautes de la dignité de l'homme, qui pouſſa ſi loin l'enthouſiaſme de la vertu, & qui n'outra que l'héroïſme. Le ſtoïciſme enfanta des émules de Brutus & de Caton juſques dans les ſiècles affreux qui ſuivirent la perte de la liberté romaine. Le ſtoïciſme ſauva l'honneur de la nature humaine dégradée par les vices des ſucceſſeurs de Céſar, & ſur-tout par la patience des Peuples. La ſecte épicurienne revendiquoit ſans doute tous les ſcélérats qui opprimèrent leur Patrie, & tous les lâches qui la laiſſèrent opprimer. Auſſi, quoique le philoſophe dont elle portoit le nom ne fût pas perſonnellement un homme mépriſable, les principes de ſon ſyſtême, interprétés par la corruption, amenèrent des conſéquences ſi funeſtes, que l'antiquité elle-même la flétrit par la dénomination de

troupeau d'Epicure ; & comme dans tous les temps le cœur humain eſt au fond le même, & que le même inſtinct ou le même ſyſtême politique a commandé aux hommes la même marche, il ſera facile d'appliquer les obſervations que je viens de faire, au moment actuel, & même au temps qui a précédé immédiatement notre révolution. Il eſt bon de jeter un coup-d'œil ſur ce temps, ne fût-ce que pour pouvoir expliquer une partie des phénomènes qui ont éclaté depuis.

Dès long-temps les obſervateurs éclairés pouvoient appercevoir quelques ſymptômes de la révolution actuelle. Tous les évènemens importans y tendoient ; les cauſes mêmes des particuliers ſuſceptibles de quelque éclat s'attachoient à une intrigue politique. Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence ſur l'opinion, commençoient à en obtenir quelqu'une dans les affaires. Les plus ambitieux avoient formé dès lors une eſpèce de coalition qui augmentoit leur importance ; ils ſembloient s'être partagés en deux ſectes, dont l'une défendoit bêtement le clergé & le deſpotiſme. La plus puiſſante & la plus illuſtre étoit celle qui fut connue ſous le nom d'encyclopédiſtes. Elle renfermoit quelques hommes eſtimables & un plus grand nombre de charlatans ambitieux. Pluſieurs de ſes chefs étoient devenus des perſonnages conſidérables dans l'État : quiconque ignoreroit ſon influence & ſa politique, n'auroit pas une idée complète de la préface de notre révolution. Cette ſecte, en matière de politique, reſta toujours au-deſſous des droits du peuple : en matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la deſtruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamoient quelquefois contre le deſpotiſme, & ils étoient penſionnés par les deſpotes ; ils faiſoient tantôt des livres contre la cour, & tantôt des dédicaces aux rois, des diſcours pour les courtiſans, & des madrigaux pour les courtiſannes ; ils étoient fiers dans leurs écrits, & rampans dans les antichambres. Cette ſecte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialiſme, qui prévalut parmi les grands & parmi les beaux eſprits. On lui doit en grande partie cette eſpèce de philoſophie pratique qui, réduiſant l'égoïſme en ſyſtême, regarde la ſociété humaine comme une guerre de ruſe, le ſuccès comme la règle du juſte & de l'injuſte, la probité comme une affaire de goût ou de bienſéance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. J'ai dit que ſes coryphées étoient ambitieux ; les agitations qui annonçoient un grand changement dans l'ordre politique des choſes, avoient pu étendre leurs vues. On a remarqué que pluſieurs d'entre eux avoient des liaiſons intimes avec la maiſon d'Orléans, & la conſtitution anglaiſe étoit, ſuivant eux, le chef-d'œuvre de la politique & le *maximum* du bonheur ſocial.

Parmi ceux qui, au temps dont je parle, ſe ſignalèrent dans la carrière des lettres & de la philoſophie, un homme, par l'élévation de ſon ame & par la grandeur de ſon caractère, ſe montra digne du miniſtère de précepteur du genre-humain. Il attaqua la tyrannie avec franchiſe; il parla avec enthouſiaſme de la divinité; ſon éloquence mâle & probe peignit en traits de flamme les charmes de la vertu; elle défendit ces dogmes conſolateurs que la raiſon donne pour appui au cœur humain; la pureté de ſa doctrine, puiſée dans la nature & dans la haine profonde du vice, autant que ſon mépris invincible pour les ſophiſtes intrigans qui uſurpoient le nom de philoſophes, lui attira la haine & la perſécution de ſes rivaux & de ſes faux amis. Ah! s'il avoit été témoin de cette révolution dont il fut le précurſeur & qui l'a porté au Panthéon, qui peut douter que ſon ame généreuſe eût embraſſé avec tranſport la cauſe de la juſtice & de l'égalité? Mais qu'ont fait pour elle ſes lâches adverſaires? Ils ont combattu la révolution, dès le moment qu'ils ont craint qu'elle n'élevât le peuple au-deſſus de toutes les vanités particulières; les uns ont employé leur eſprit à frelater les principes républicains & à corrompre l'opinion publique; ils ſe ſont proſtitués aux factions, & ſur-tout au parti d'Orléans; les autres ſe ſont renfermés dans une lâche neutralité. Les hommes de lettres en général ſe ſont déshonorés dans cette révolution; &, à la honte éternelle de l'eſprit, la raiſon du Peuple en a fait ſeule tous les frais.

Hommes petits & vains, rougiſſez, s'il eſt poſſible. Les prodiges qui ont immortaliſé cette époque de l'hiſtoire humaine, ont été opérés ſans vous & malgré vous; le bon ſens ſans intrigue, & le génie ſans inſtruction, ont porté la France à ce degré d'élévation qui épouvante votre baſſeſſe & qui écraſe votre nullité. Tel artiſan s'eſt montré habile dans la connoiſſance des droits de l'homme, quand tel faiſeur de livres, preſque républicain en 1788, défendoit ſtupidement la cauſe des rois en 1793. Tel laboureur répandoit la lumière de la philoſophie dans les campagnes, quand l'académicien Condorcet, jadis grand géomètre, dit-on, au jugement des littérateurs, & grand littérateur au dire des géomètres, depuis conſpirateur timide, mépriſé de tous les partis, travailloit ſans ceſſe à l'obſcurcir par le perfide fatras de ſes rapſodies mercenaires.

Vous avez déja été frappés, ſans-doute, de la tendreſſe avec laquelle tant d'hommes qui ont trahi leur patrie, ont careſſé les opinions ſiniſtres que je combats. Que de rapprochemens curieux peuvent s'offrir encore à vos eſprits! Nous avons entendu, qui

croiroit à cet excès d'impudeur ? nous avons entendu dans une ſociété populaire le traître Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la Providence. Nous avons entendu, quelque temps après, Hébert en accuſer un autre pour avoir écrit contre l'athéiſme. N'eſt-ce pas Vergniaux & Genſonné qui, en votre préſence même, & à votre tribune, pérorèrent avec chaleur pour bannir du préambule de la conſtitution le nom de l'Être ſuprême que vous y avez placé ? Danton, qui ſouriroit de pitié aux mots de vertu, de gloire, de poſtérité ; Danton, dont le ſyſtème étoit d'avilir ce qui peut élever l'ame ; Danton, qui étoit froid & muet dans les plus grands dangers de la liberté, parla après eux avec beaucoup de véhémence en faveur de la même opinion. D'où vient ce ſingulier accord de principes entre tant d'hommes qui paroiſſoient diviſés ? Faut-il l'attribuer ſimplement au ſoin que prenoient les déſerteurs de la cauſe du peuple, de chercher à couvrir leur défection par une affectation de zèle contre ce qu'ils appeloient les préjugés réligieux, comme s'ils avoient voulu compenſer leur indulgence pour l'ariſtocratie & la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaroient à la Divinité ?

Non, la conduite de ces perſonnages artificieux tenoit ſans doute à des vues politiques plus profondes ; ils ſentoient que, pour détruire la liberté, il falloit favoriſer par tous les moyens tout ce qui tend à juſtifier l'égoiſme, à deſſécher le cœur & à effacer l'idée de ce beau moral, qui eſt la ſeule règle ſur laquelle la raiſon publique juge les défenſeurs & les ennemis de l'humanité. Ils embraſſoient avec tranſport un ſyſtême qui, confondant la deſtinée des bons & des méchans, ne laiſſe entre eux d'autre différence que les faveurs incertaines de la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort ou du plus ruſé.

Vous tendez à un but bien différent ; vous ſuivrez donc une politique contraire. Mais ne craignons-nous pas de réveiller le fanatiſme & de donner un avantage à l'ariſtocratie ? Non : ſi nous adoptons le parti que la ſageſſe indique, il nous ſera facile d'éviter cet écueil.

Ennemis du peuple, qui que vous ſoyez, jamais la Convention nationale ne favoriſera votre perverſité. Ariſtocrates, de quelques dehors ſpécieux que vous vouliez vous couvrir aujourd'hui, en vain chercheriez-vous à vous prévaloir de notre cenſure contre les auteurs d'une trame criminelle, pour accuſer les patriotes ſincères que la ſeule haine du fanatiſme peut avoir entraînés à des démarches indiſcrètes. Vous n'avez pas le droit

d'accuſer ; & la juſtice nationale, dans ces orages excités par les factions, ſait diſcerner les erreurs des conſpirations : elle ſaiſira, d'une main ſûre, tous les intrigans pervers ; & ne frappera pas un ſeul homme de bien.

Fanatiques, n'eſpérez rien de nous. Rappeler les hommes au culte pur de l'Etre ſuprême, c'eſt porter un coup mortel au fanatiſme. Toutes les fictions diſparoiſſent devant la Vérité, & toutes les folies tombent devant la Raiſon. Sans contrainte, ſans perſécution, toutes les ſectes doivent ſe confondre d'elles-mêmes dans la Réligion univerſelle de la Nature. Nous vous conſeillerons donc de maintenir les principes que vous avez manifeſtés juſqu'ici. Que la liberté des cultes ſoit reſpectée, pour le triomphe même de la Raiſon ; mais qu'elle ne trouble point l'ordre public, & qu'elle ne devienne point un moyen de conſpiration. Si la malveillance contre révolutionnaire ſe cachoit ſous ce prétexte, réprimez-la ; & repoſez-vous du reſte ſur la puiſſance des principes & ſur la force même des choſes.

Prêtres ambitieux, n'attendez donc pas que nous travaillions à rétablir votre empire ; une telle entrepriſe ſeroit même au deſſus de notre puiſſance. Vous vous êtes tués vous-mêmes, & on ne revient pas plus à la vie morale qu'à l'exiſtence phyſique.

Et d'ailleurs, qu'y a-t-il entre les prêtres & Dieu ? Les prêtres ſont à la morale ce que les charlatans ſont à la médecine. Combien le Dieu de la nature eſt différent du Dieu des prêtres ! il ne connoît rien de ſi reſſemblant à l'athéiſme que les religions qu'ils ont faites. A force de défigurer l'Etre ſuprême, ils l'ont anéanti autant qu'il étoit en eux ; ils en ont fait tantôt un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt un homme, tantôt un roi. Les prêtres ont créé Dieu à leur image : ils l'ont fait jaloux, capricieux, avide, cruel, implacable. Ils l'ont traité comme jadis les maires du palais traitèrent les deſcendans de Clovis, pour régner ſous ſon nom & ſe mettre à ſa place. Ils l'ont relégué dans le ciel comme dans un palais, & ne l'ont appelé ſur la terre que pour demander à leur profit des dîmes, des richeſſes, des honneurs, des plaiſirs & de la puiſſance. Le véritable prêtre de l'Etre ſuprême, c'eſt la Nature ; ſon temple, l'univers ; ſon culte, la vertu ; ſes fêtes, la joie d'un grand peuple raſſemblé ſous ſes yeux pour reſſerrer les doux nœuds de la fraternité univerſelle, & pour lui préſenter l'hommage des cœurs ſenſibles & purs.

Prêtres, par quel titre avez-vous prouvé votre miſſion ? avez-vous été plus juſtes, plus modeſtes, plus amis de la vérité que

les autres hommes ? Avez-vous chéri l'égalité, défendu les droits des peuples, abhorré le deſpotiſme & abattu la tyrannie ? C'eſt vous qui avez dit aux rois : *Vous êtes les images de Dieu ſur la terre ; c'eſt de lui ſeul que vous tenez votre puiſſance*, & les rois vous ont répondu : *Oui, vous êtes vraiment les envoyés de Dieu ; uniſſons-nous pour partager les dépouilles & les adorations des mortels.* Le ſceptre & l'encenſoir ont conſpiré pour déshonorer le ciel & pour uſurper la terre.

Laiſſons les prêtres, & retournons à la divinité. Attachons la morale à des baſes éternelles & ſacrées ; inſpirons à l'homme ce reſpect religieux pour l'homme, ce ſentiment profond de ſes devoirs, qui eſt la ſeule garantie du bonheur ſocial ; nourriſſons-le par toutes nos inſtitutions ; que l'éducation publique ſoit ſurtout dirigée vers ce but. Vous lui imprimerez ſans doute un grand caractère, analogue à la nature de notre gouvernement, & à la ſublimité des deſtinées de notre République. Vous ſentirez la néceſſité de la rendre commune & égale pour tous les Français. Il ne s'agit plus de former des *meſſieurs*, mais des citoyens : la patrie a ſeule droit d'élever ſes enfans ; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'ariſtocratie & d'un fédéraliſme domeſtique, qui rétrécit les ames en les iſolant, & détruit, avec l'égalité, tous les fondemens de l'ordre ſocial : mais ce grand objet eſt étranger à la diſcuſſion actuelle.

Il eſt cependant une ſorte d'inſtitution qui doit être conſidérée comme une partie eſſentielle de l'éducation publique, & qui appartient néceſſairement au ſujet de ce rapport : je veux parler des fêtes nationales.

Raſſemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs ; car les hommes raſſemblés chercheront à ſe plaire, & ils ne pourront ſe plaire que par les choſes qui les rendent eſtimables. Donnez à leur réunion un grand motif moral & politique, & l'amour des choſes honnêtes entrera avec le plaiſir dans tous les cœurs ; car les hommes ne ſe voient pas ſans plaiſir.

L'homme eſt le plus grand objet qui ſoit dans la nature ; & le plus magnifique de tous les ſpectacles, c'eſt celui d'un grand peuple aſſemblé. On ne parle jamais ſans enthouſiaſme des fêtes nationales de la Grèce : cependant elles n'avoient guères pour objet que des jeux où brilloient la force du corps, l'adreſſe ou tout au plus le talent des poëtes & des orateurs. Mais la Grèce étoit là ; on voyoit un ſpec-

tacle plus grand que les jeux : c'étoient les ſpectateurs eux-mêmes ; c'étoit le peuple vainqueur de l'Aſie, que les vertus républicaines avoient élevé quelquefois au deſſus de l'humanité ; on voyoit les grands hommes qui avoient ſauvé & illuſtré la patrie : les pères montroient à leurs fils, Miltiade, Ariſtide, Épaminondas, Timoléon, dont la ſeule préſence étoit une leçon vivante de magnanimité, de juſtice & de patriotiſme.

Combien il ſeroit facile au peuple françois de donner à ces aſſemblées un objet plus étendu & un plus grand caractère ! un ſyſtême de fêtes nationales bien entendu, ſeroit à-la-fois le plus doux lien de fraternité & le plus puiſſant moyen de régénération.

Ayez des fêtes générales & plus ſolemnelles pour toute la République ; ayez des fêtes particulières & pour chaque lieu, qui ſoient des jours de repos, & qui remplacent ce que les circonſtances ont détruit.

Que toutes tendent à réveiller les ſentimens généreux qui ſont le charme & l'ornement de la vie humaine, l'enthouſiaſme de la liberté, l'amour de la patrie, le reſpect des lois. Que la mémoire des tyrans & des traîtres y ſoit vouée à l'exécration ; que celle des héros de la liberté & des bienfaiteurs de l'humanité y reçoive le juſte tribut de la reconnoiſſance publique ; qu'elles puiſent leur intérêt & leurs noms même dans les événemens immortels de notre révolution, & dans les objets les plus ſacrés & les plus chers au cœur de l'homme ; qu'elles ſoient embellies & diſtinguées par les emblêmes analogues à leur objet particulier. Invitons à nos fêtes, & la nature, & toutes les vertus ; que toutes ſoient célébrées ſous les auſpices de l'Etre ſuprême ; qu'elles lui ſoient conſacrées ; qu'elles s'ouvrent & qu'elles finiſſent par un hommage à ſa puiſſance & à ſa bonté.

Tu donneras ton nom ſacré à l'une de nos plus belles fêtes, ô toi, fille de la Nature ! mère du bonheur & de la gloire ! toi ſeule légitime ſouveraine du monde, détrônée par le crime ; toi à qui le peuple français a rendu ton empire, & qui lui donnes en échange une patrie & des mœurs, auguſte Liberté ! tu partageras nos ſacrifices avec ta compagne immortelle, la douce & ſainte Egalité. Nous fêterons l'Humanité ; l'Humanité, avilie & foulée aux pieds par les ennemis de la République françaiſe. Ce ſera un beau jour que celui où nous célébrerons la fête du genre humain ; c'eſt le banquet fraternel & ſacré, où, du ſein de la victoire, le peuple français invitera la famille immenſe dont ſeul il défend l'honneur & les impreſcriptibles droits. Nous célébrerons auſſi tous les grands hommes, de quelque temps & de quelque pays que ce ſoit, qui ont affranchi leur patrie du joug des tyrans, & qui ont

fondé la liberté par de sages lois. Vous ne serez point oubliés, illustres martyrs de la République française ! vous ne serez point oubliés, héros morts en combattant pour elle ! qui pourroit oublier les héros de ma patrie ? La France leur doit sa liberté, l'univers leur devra la sienne. Que l'univers célèbre bientôt leur gloire en jouissant de leurs bienfaits ! Combien de traits héroïques confondus dans la foule des grandes actions que la liberté a comme prodiguées parmi nous ! combien de noms dignes d'être inscrits dans les fastes de l'histoire, demeurent ensevelis dans l'obscurité ! Mânes inconnus & révérés, si vous échappez à la célébrité, vous n'échapperez point à notre tendre reconnoissance.

Qu'ils tremblent tous les tyrans armés contre la liberté, s'il en existe encore alors ! Qu'ils tremblent le jour où les Français viendront sur vos tombeaux jurer de vous imiter ! Jeunes Français, entendez-vous l'immortel Barra qui, du sein du Panthéon, vous appelle à la gloire ? venez répandre des fleurs sur sa tombe sacrée. Barra, enfant héroïque, tu nourrissois ta mère & tu mourus pour ta patrie ! Barra, tu as déja reçu le prix de ton héroïsme ; la patrie a adopté ta mère ; la patrie, étouffant les factions criminelles, va s'élever triomphante sur les ruines des vices & des trônes. O Barra, tu n'as pas trouvé de modèles dans l'antiquité, mais tu as trouvé parmi nous des émules de ta vertu.

Par quelle fatalité ou par quelle ingratitude a-t-on laissé dans l'oubli un héros plus jeune encore et digne des hommages de la postérité ? Les Marseillais rebelles, rassemblés sur les bords de la Durance, se préparoient à passer cette rivière pour aller égorger les patriotes foibles et désarmés de ces malheureuses contrées ; une troupe peu nombreuse de républicains, réunis de l'autre côté, ne voyoit d'autre ressource que de couper les cables des pontons qui étoient au pouvoir de leurs ennemis : mais tenter une telle entreprise en présence des bataillons nombreux qui couvroient l'autre rive, & à la portée de leurs fusils, paroissoit une entreprise chimérique aux plus hardis. Tout-à coup un enfant de treize ans s'élance sur une hache ; il vole au bord du fleuve, & frappe le cable de toute sa force. Plusieurs décharges de mousqueterie sont dirigées contre lui : il continue de frapper à coups redoublés ; enfin il est atteint d'un coup mortel ; il s'écrie : *Je meurs ; cela m'est égal ; c'est pour la liberté.* Il tombe ; il est mort..... Respectable enfant, que la patrie s'énorgueillisse de t'avoir donné le jour ! Avec quel orgueil la Grèce et Rome auroient honoré ta mémoire, si elles avoient produit un héros tel que toi

Citoyens, portons en pompe ſes cendres au temple de la gloire; que la République en deuil les arroſe de larmes amères! Non, ne le pleurons pas; imitons-le, vengeons-le par la ruine de tous les ennemis de notre République (1).

Toutes les vertus ſe diſputent le droit de préſider à nos fêtes. Inſtituons la fête de la Gloire, non de celle qui ravage & opprime le monde, mais de celle qui l'affranchit, qui l'éclaire & qui le conſole; de celle qui, après la patrie, eſt la premiere idole des cœurs généreux. Inſtituons une fête plus touchante : la fête du Malheur. Les eſclaves adorent la fortune & le pouvoir : nous, honorons le malheur, le malheur que l'humanité ne peut entièrement bannir de la terre, mais qu'elle conſole & ſoulage avec reſpect. Tu obtiendras auſſi cet hommage, ô toi, qui jadis uniſſois les héros & les ſages! toi qui multiplies les forces des amis de la patrie, & dont les méchans, liés par le crime, ne connurent jamais que le ſimulacre impoſteur; divine Amitié, tu retrouveras chez les Français républicains ta puiſſance & tes autels.

Pourquoi ne rendrions-nous pas le même honneur au pudique & généreux amour, à la foi conjugale, à la tendreſſe paternelle, à la piété filiale? Nos fêtes, ſans doute, ne ſeront ni ſans intérêt, ni ſans éclat. Vous y ſerez, braves défenſeurs de la patrie, que décorent de glorieuſes cicatrices. Vous y ſerez, vénérables vieillards, que le bonheur préparé à votre poſtérité doit conſoler d'une longue vie paſſée ſous le deſpotiſme. Vous y ſerez, tendres élèves de la Patrie, qui croiſſez pour étendre ſa gloire & pour recueillir le fruit de nos travaux.

Vous y ſerez, jeunes citoyennes, à qui la victoire doit ramener bientôt des frères & des amans dignes de vous. Vous y ſerez, mères de famille, dont les époux & les fils élèvent des trophées à la République avec les débris des trônes. O femmes françaiſes, chériſſez la liberté achetée au prix de leur ſang; ſervez-vous de votre empire pour étendre celui de la vertu républicaine! ô

(1) Le nom de ce héros eſt Agricola Viala. Il faut apprendre ici à la république entière deux traits d'une nature bien différente.

Quand la mère du jeune Viala apprit la mort de ſon fils, ſa douleur fut auſſi profonde qu'elle étoit juſte. Mais, lui dit-on, il eſt mort pour la patrie! *Ah! c'eſt vrai*, dit-elle, *il eſt mort pour la patrie.* Et ſes larmes ſe ſéchèrent.

L'autre fait, c'eſt que les Marſeillois rebelles ayant paſſé la Durance, eurent la lâcheté d'inſulter aux reſtes du jeune héros, et jetèrent ſon corps dans les flots.

femmes françaiſes, vous êtes dignes de l'amour & du reſpect de la terre ! qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte ? Comme elles, vous avez donné le jour à des héros ; comme elles, vous les avez dévoués, avec un abandon ſublime, à la Patrie.

Malheur à celui qui cherche à éteindre ce ſublime enthouſiaſme & à étouffer, par de déſolantes doctrines, cet inſtinct moral du peuple, qui eſt le principe de toutes les grandes actions ! C'eſt à vous, repréſentans du peuple, qu'il appartient de faire triompher les vérités que nous venons de développer. Bravez les clameurs inſenſées de l'ignorance préſomptueuſe ou de la perverſité hypocrite. Quelle eſt donc la dépravation dont nous étions environnés, s'il nous a fallu du courage pour les proclamer ? La poſtérité pourra-t-elle croire que les factions vaincues avoient porté l'audace juſqu'à nous accuſer de modérantiſme & d'ariſtocratie, pour avoir rappelé l'idée de la divinité & de la morale ? Croira-t-elle qu'on ait oſé dire, juſques dans cette enceinte, que nous avions par-là reculé la raiſon humaine de pluſieurs ſiècles. Ils invoquoient la raiſon, les monſtres qui aiguiſoient contre vous leurs poignards ſacriléges ! Tous ceux qui défendoient vos principes & votre dignité devoient être auſſi ſans doute les objets de leur fureur. Ne nous étonnons pas ſi tous les ſcélérats ligués contre vous ſemblent vouloir nous préparer la ciguë. Mais, avant de la boire, nous ſauverons la patrie. Le vaiſſeau qui porte la fortune de la République n'eſt pas deſtiné à faire naufrage ; il vogue ſous vos auſpices, & les tempêtes ſeront forcées à le reſpecter.

Aſſeyez-vous donc tranquillement ſur les baſes immuables de la juſtice, & ravivez la morale publique. Tonnez ſur la tête des coupables, & lancez la foudre ſur tous vos ennemis. Quel eſt l'inſolent qui, après avoir rampé aux pieds d'un roi, oſe inſulter à la majeſté du Peuple français dans la perſonne de ſes repréſentans ? Commandez à la victoire, mais replongez ſur-tout le vice dans le néant. Les ennemis de la République ſont tous les hommes corrompus. Le patriote n'eſt autre choſe qu'un homme probe & magnanime dans toute la force de ce terme. C'eſt peu d'anéantir les rois, il faut faire reſpecter à tous les peuples le caractère du Peuple français. C'eſt en vain que nous porterions au bout de l'Univers la renommée de nos armes, ſi toutes les paſſions déchirent impunément le ſein de la patrie. Défions-nous de l'ivreſſe même des ſuccès. Soyons terribles dans les revers, modeſtes dans nos triomphes, & fixons au milieu de nous la paix & le bonheur par la ſageſſe & par la morale. Voilà le véritable but de nos travaux ; voilà la tâche la plus héroïque & la

la plus difficile. Nous croyons concourir à ce but, en vous proſant le décret ſuivant :

DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Le Peuple français reconnoît l'exiſtence de l'Etre ſuprême, et l'immortalité de l'ame.

II.

Il reconnoît que le culte digne de l'Etre ſuprême eſt la pratique des devoirs de l'homme.

III.

Il met au premier rang de ces devoirs de déteſter la mauvaiſe foi & la tyrannie, de punir les tyrans & les traîtres, de ſecourir les malheureux, de reſpecter les foibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien qu'on peut, & de n'être injuſte envers perſonne.

IV.

Il ſera inſtitué des fêtes pour rappeler l'homme à la penſée de la Divinité, & à la dignité de ſon être.

V.

Elles emprunteront leurs noms des événemens glorieux de notre révolution, des vertus les plus chères & les plus utiles à l'homme, des plus grands bienfaits de la nature.

VI.

La République françaiſe célébrera tous les ans les fêtes du 14 juillet 1789, du 10 août 1792, du 21 janvier 1793, du 31 mai 1793.

VII.

Elle célébrera, aux jours de décadi, les fêtes dont l'énumération ſuit :

A l'Etre ſuprême & à la Nature.
Au Genre humain.
Au Peuple français.

Aux bienfaiteurs de l'humanité.
Aux Martyrs de la liberté.
A la Liberté & à l'Egalité.
A la République.
A la liberté du Monde.
A l'amour de la Patrie.
A la haine des tyrans & des traîtres.
A la Vérité.
A la Juſtice.
A la Pudeur.
A la Gloire & à l'Immortalité.
A l'Amitié.
A la Frugalité.
Au Courage.
A la Bonne-foi.
A l'Héroïſme.
Au déſintéreſſement.
Au Stoïciſme.
A l'Amour.
A la Foi conjugale.
A l'Amour paternel.
A la Tendreſſe maternelle.
A la Piété filiale.
A l'Enfance.
A la Jeuneſſe.
A l'Age viril.
A la Vieilleſſe.
Au Malheur.
A l'Agriculture.
A l'Induſtrie.
A nos Aïeux.
A la Poſtérité.
Au Bonheur.

VIII.

Les comités de ſalut public & d'inſtruction publique ſont chargés de préſenter un plan d'organiſation de ces fêtes.

IX.

La Convention nationale appelle tous les talens dignes de ſervir la cauſe de l'humanité, à l'honneur de concourir à leur établiſſement par des hymnes & des chants civiques, & par tous les

moyens qui peuvent contribuer à leur embelliſſement & à leur utilité.

X.

Le comité de ſalut public diſtinguera les ouvrages qui lui paroîtront les plus propres à remplir cet objet, & récompenſera leurs auteurs.

X I.

La liberté des cultes eſt maintenue conformément au décret du 18 frimaire.

X I I.

Tout raſſemblement ariſtocratique & contraire à l'ordre public ſera réprimé.

X I I I.

En cas de troubles, dont un culte quelconque ſeroit l'occaſion ou le motif, ceux qui les exciteroient par des prédications fanatiques, ou par des inſinuations contre-révolutionnaires; ceux qui les provoqueroient par des violences injuſtes & gratuites, ſeront également punis ſelon la rigueur des lois.

X I V.

Il ſera fait un rapport particulier ſur les diſpoſitions de détail relatives au préſent décret.

X V.

Il ſera célébré, le 20 prairéal prochain, une fête nationale en l'honneur de l'Être ſuprême.

PLAN

DE LA FÊTE A L'ÊTRE SUPRÊME.

Qui doit être célébrée le 20 prairéal, proposé par David, & décrété par la Convention nationale.

L'aurore annonce à peine le jour, & déja les sons d'une musique guerrière retentissent de toutes parts, & font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur.

A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie & colore la nature, amis, frères, époux, enfans, vieillards & mères s'embrassent, & s'empressent à l'envi d'orner & de célébrer la fête de la Divinité.

L'on voit aussitôt les banderoles tricolores flotter à l'extérieur des maisons : les portiques se décorent de festons de verdure ; la chaste épouse pare de fleurs la chevelure flottante de sa fille chérie ; tandis que l'enfant à la mamelle presse le sein de sa mère, dont il est la plus belle parure, le fils, au bras vigoureux, se saisit de ses armes : il ne veut recevoir le baudrier que des mains de son père ; le vieillard souriant de plaisir, les yeux mouillés des larmes de la joie, sent rajeunir son ame & son courage en présentant l'épée aux defenseurs de la liberté.

Cependant l'airain tonne : à l'instant les habitations sont désertes ; elles restent sous la sauve-garde des lois & des vertus républicaines ; le peuple remplit les rues & les places publiques : la joie & la fraternité l'enflamment. Ces groupes divers, parés des fleurs du printemps, font un parterre animé, dont les parfums disposent les ames à cette scène touchante.

Les tambours roulent ; tout prend une forme nouvelle. Les adolescens, armés de fusils, forment un bataillon quarré autour du drapeau de leurs sections respectives. Les mères quittent leurs fils & leurs époux ; elles portent à la main des bouquets de roses : leurs filles, qui ne doivent jamais les abandonner que pour passer dans les bras de leur époux, les accompagnent, & portent des corbeilles

remplies de fleurs. Les pères conduiſent leurs fils, armés d'une épée: l'un & l'autre tiennent à la main une branche de chêne.

Tout eſt prêt pour le départ; chacun brûle de ſe rendre au lieu où doit commencer cette cérémonie qui va réparer les torts des nouveaux prêtres du crime & de la royauté.

Une ſalve d'artillerie annonce le moment deſiré: le peuple ſe réunit au jardin national; la il ſe range autour d'un amphithéâtre deſtiné pour la Convention. Les portiques qui l'avoiſinent ſont décorés de guirlandes de verdure & de fleurs, entremêlées de rubans tricolors.

Les ſections arrivées, les autorités conſtituées, le peuple, annoncent à la repréſentation nationale que tout eſt préparé pour célébrer la fête de l'Etre ſuprême.

La Convention nationale, précédée d'une muſique éclatante, ſe montre au peuple: le préſident paroît à la tribune élevée au centre de l'amphithéâtre; il fait ſentir les motifs qui ont déterminé cette fête ſolemnelle; il invite le peuple à honorer l'auteur de la Nature.

Il dit: le peuple fait retentir les airs de ſes cris d'alégreſſe.

Tel ſe fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée, que les vents ſonores du Midi ſoulèvent & prolongent en échos dans les vallons & les forêts lointaines.

Au bas de l'amphithéâtre s'élève un monument où ſont réunis tous les ennemis de la félicité publique: le monſtre déſolant de l'Athéiſme y domine; il eſt ſoutenu par l'Ambition, l'Egoïſme, la Diſcorde, & la fauſſe Simplicité qui, à travers les haillons de la misère, laiſſe entrevoir les ornemens dont ſe parent les eſclaves de la royauté.

Sur le front de ces figures on lit ces mots:

Seul eſpoir de l'Étranger.

Il va lui être ravi. Le préſident s'approche, tenant entre ſes mains un flambeau: le groupe s'embraſe; il rentre dans le néant avec la même rapidité que les conſpirateurs qu'a frappés le glaive de la loi.

Du milieu de ces débris s'élève la Sageſſe au front calme & ſerein; à ſon aſpect, des larmes de joie & de reconnoiſſance coulent de tous les yeux; elle conſole l'homme de bien que l'Athéiſme vouloit réduire au déſeſpoir. La fille du ciel ſemble dire: Peuple, rends hommage à l'auteur de la nature; reſpecte ſes dé-

crets immuables. Périsse l'audacieux qui oseroit y porter atteinte ! Peuple généreux & brave, juge de ta grandeur par les moyens que l'on emploie pour t'égarer. Tes hypocrites ennemis connoissent ton attachement sincère aux lois de la Raison ; & c'est par-là qu'ils vouloient te perdre ; mais tu ne seras plus dupe de leur imposture ; tu briseras toi-même la nouvelle idole que ces nouveaux Druides vouloient relever par la violence.

Après cette première cérémonie, que termine un chant simple & joyeux, le bruit des tambours se fait entendre, le son perçant de la trompette éclate dans les airs. Le Peuple se dispose : il est en ordre : il part..... Deux colonnes s'avancent : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, marchent sur deux files parallèles. Le bataillon quarré des adolescens marche toujours dans le même ordre. Le rang des sections est déterminé par la lettre alphabétique. Au milieu du Peuple paroissent ses représentans ; ils sont environnés par l'*Enfance*, ornée de violettes ; l'*Adolescence*, de myrthe ; la *Virilité*, de chêne ; et la *Vieillesse* aux cheveux blancs, de pampre & d'olivier : chaque représentant porte à la main un bouquet d'épis de bled, de fleurs et de fruits, symbole de la mission qui lui a été confiée ; mission qu'ils rempliront en dépit des obstacles renaissans sous leurs pas.

Au centre de la représentation nationale, quatre taureaux vigoureux, couverts de festons & de guirlandes, traînent un char sur lequel brille un trophée composé des instrumens des arts & métiers, & des productions du territoire français. « Vous qui vivez dans le luxe & » dans la mollesse ; vous dont l'existence n'est qu'un pénible sommeil, » peut-être vous oserez jeter un regard de mépris sur ces utiles » instrumens : ah ! fuyez, fuyez loin de nous ; vos ames corrompues » ne sauroient goûter les jouissances simples de la nature ! Et toi, » peuple laborieux & sensible, jouis de ton triomphe & de ta gloire ; » dédaigne les vils trésors de tes lâches ennemis ; n'oublie pas surtout que les héros & les bienfaiteurs de l'humanité conduisoient la » charrue de la même main qui avoit vaincu les rois & leurs satellites. »

Après avoir, durant la marche, couvert d'offrandes & de fleurs la statue de la Liberté, le cortége arrive au champ de la Réunion. » Ames pures, cœurs vertueux, c'est ici que vous attend une scène » ravissante, c'est ici que la Liberté vous a ménagé ses plus douces » jouissances ».

Une montagne immense devient l'Autel de la Patrie ; sur sa cîme s'élève l'arbre de la liberté : les représentans s'élancent sous ses rameaux protecteurs ; les pères avec leurs fils se groupent sur la partie

de la montagne qui leur eſt déſignée ; les mères avec leurs filles ſe rangent de l'autre côté ; leur fécondité & les vertus de leurs époux ſont les ſeuls titres qui les y ont conduites. Un ſilence profond règne de toutes parts ; les accords touchans d'une muſique harmonieuſe ſe font entendre : les pères, accompagnés de leurs fils, chantent une première ſtrophe ; ils jurent enſemble de ne plus poſer les armes, qu'après avoir anéanti les ennemis de la République : tout le peuple répète la finale. Les filles avec leurs mères, les yeux fixés vers la voûte céleſte, chantent une ſeconde ſtrophe : celles-ci promettent de n'épouſer jamais que des hommes qui auront ſervi la patrie : les mères s'énorgueilliſſent de leur fécondité..... Nos enfans, diſent-elles, après avoir purgé la terre des tyrans coaliſés contre nous, reviendront s'acquitter d'un devoir cher à leur cœur ; ils fermeront la paupière de ceux dont ils ont reçu le jour. Le peuple répète les expreſſions de ces ſentimens ſublimes inſpirés par l'amour ſacré des vertus.

Une troiſième & dernière ſtrophe eſt chantée par le peuple entier. Tout s'émeut, tout s'agite ſur la montagne : hommes, femmes, filles, vieillards, enfans, tous font retentir l'air de leurs accens. Ici les mères preſſent les enfans qu'elles allaitent ; là, ſaiſiſſant les plus jeunes de leurs enfans mâles, ceux qui n'ont point aſſez de force pour accompagner leurs pères, & les ſoulevant dans leurs bras, elles les préſentent en hommage à l'auteur de la nature ; les jeunes filles jettent vers le ciel les fleurs qu'elles ont apportées ; ſeule propriété dans un âge auſſi tendre. Au même inſtant, & ſimultanément, les fils, brûlant d'une ardeur guerrière, tirent leurs épées, les dépoſent dans les mains de leurs vieux pères ; ils jurent de les rendre par-tout victorieuſes ; ils jurent de faire triompher l'égalité & la liberté contre l'oppreſſion des tyrans. Partageant l'enthouſiaſme de leurs fils, les vieillards ravis les embraſſent, & répandent ſur eux leur bénédiction paternelle.

Une décharge formidable d'artillerie, interprète de la vengeance nationale, enflamme le courage de nos républicains ; elle leur annonce que le jour de gloire eſt arrivé. Un chant mâle & guerrier, avant-coureur de la victoire, répond au bruit du canon. Tous les Français confondent leurs ſentimens dans un embraſſement fraternel ; ils n'ont plus qu'une voix, dont le cri général, *vive la République*, monte vers la Divinité.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

503